

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 15 FRs

Saboteur SANS GLOIRE

— No 270 — 9-8-51 —



ERROL FLYNN

(Imprimé en France)

COTÉ CŒUR, COTÉ D'OR

AVIS À NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponses" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Mes chers amis courriéristes, il y a, comme vous savez, beaucoup d'idées qui courent le monde. C'est un peu l'histoire de la poubelle du chiffonnier ; parmi beaucoup de déchets, on trouve parfois des choses intéressantes. Et il se peut aussi qu'un morceau de chiffon de piètre apparence puisse devenir, une fois nettoyé, une étoffe chatoyante aux riches couleurs.

Admirez le lyrisme de ma philosophie ! Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui pour avoir de telles envolées ; peut-être les chausseries qui me font mal, mais ceci est une autre histoire.

Tout ceci pour vous dire que dans la lettre d'un ami de Fex, qui d'une façon toute cornélienne a comme prétexte Le Cid, j'ai relevé une phrase d'apparence anodine, et qui cependant est susceptible de faire un peu réfléchir vos grands cerveaux de courriéristes.

Voici ce que m'écrit C. de V. :
« Je voudrais poser une question à tous vos courriéristes amateurs du septième art :
» Aimeriez-vous être un grand acteur (ou actrice) de théâtre, ou aimeriez-vous mieux être une vedette de cinéma ? Pourquoi ?

Ces questions posées par notre correspondant surprendront peut-être certains d'entre vous. Car on répondra, non sans raison, que la plupart des grands artistes actuels — et plus encore en France que partout ailleurs — sont à la fois des vedettes de l'écran et des acteurs de théâtre. Et certains remportent un tel succès qu'on serait absolument incapable de savoir dans quel domaine ils triomphent le plus. Prenez seulement comme exemple les noms de Fresnay, d'Edwige Feuillère, de Jouvet, de Gaby Morlay et de tant d'autres...

Pour ceux qui connaissent le « métier », il y a pourtant une technique très différente dans ces deux formes de l'art du spectacle. Sur la scène, un artiste de théâtre vit l'action de bout en bout, en suit le déroulement dans un ordre cohérent, en un mot « la vit ».

Au cinéma, on voit encore vécu les événements. Vous avez beau jouer un rôle magnifique, dans un scénario émouvant, vous êtes tributaire des exigences multiples que constituent le décor, le temps, la photographie. Même si l'histoire doit mourir à la fin du film, après de multiples aventures, il se peut que les circonstances du tournage l'obligent à mourir au commencement du film, à nous avoir encore vécu les événements. Alors, comment « sentir », comment « émouvoir » réellement, comment jouer ?

C'est en vertu de ces considérations, et de bien d'autres, que je ne vous envoie pas ici, faute de place, que la question du Cid prend toute sa valeur.

Je vous interroge donc en son nom, mes chers courriéristes. Nous saurons si vous rêvez de cinéma ou de théâtre. Et comme finalement vous serez sans doute officier, magistrat, dactylo ou mère de famille, cela n'a pas grande importance, après tout.

LE CAMÉRAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

LES MORDUES POUR LA BAGARRE. — « Nous sommes deux sœurs, l'une belle, brune, dix-neuf ans, 1^m, 63, de longs cheveux bruns, yeux noirs, teint mat, sempre char-

mante. L'autre, c'est moi qui écris : dix-sept ans, 1^m, 62, châtain foncé, teint rose, pas très belle. Nous avons toutes deux les mêmes goûts : grandes sportives, nous pratiquons judo, catch, cyclisme, skating, athlétisme (fictive). Nous adorons la musique, jouons du piano, de l'accordéon et de la mandoline (fictive). Nos films préférés sont les films de guerre et de guerre de « ce pays (fictive) ». Nous aimons les chanteurs pour leur voix, et non pour eux. Nous ne sommes pas comme ces pimbèches (sic) de Fille Nu-nu, rien qu'à son nom, on voit que c'est une drôle de dévergondée ! de Janine M. et de Nadine G. Si vous saviez, mesdemoiselles, comme les acteurs se moquent de votre « bille ». Vous n'êtes que des trottoirs pour eux ! J'ai arrangé l'orthographe, car il me semblait avoir lu autre chose ! Vous parlez toutes de « bagarre ». Nous qui aimerions tant nous défendre les nerfs, dites-nous où vous parchez, nous irons faire votre connaissance. Vous savez, les hommes de 80 kilos ne nous font pas peur, nous les mettons k-o. en moins de deux (je commence à avoir envie de m'en aller... je... je crois que j'ai une course à faire). Nous voudrions répondre à Liana Beauté des Îles, à Miss Be-Bo, à Marthe O. de Nantes : Bravo ! Bravo ! Voilà des jeunes filles intelligentes et sûres de votre avis et vous assurez de notre sympathie ».

Réponse. — Eh bien ! dites donc, ce ne sont pas deux sœurs, mais deux bombes, deux canons juraux, un fusil à deux coups ! Il y a des « mitchantes » au courrier ! Et même des « durées de durées » ! Bien que terrassé par une peur bien compréhensible (je vous écris recroquevillé sous ma table), je me risquerai à faire l'analyse que vous demandez, certain que nous ne feriez un mauvais sort si je ne m'exécuteis pas. Mais vous voulez deux analyses et il n'y a qu'une seule écriture : A ! Vrai dire, elle ne démonte pas une nature spécialement timide et timide, elle ne vous en déplaît, c'est l'écriture d'une personne très sentimentale, mais aussi très décidée. Beaucoup de volonté, mais pas toujours. Dynamique, bon cœur et mauvaise tête, avec ce côté d'écrit franche, un tantinet vantarde et très expansive : enveloppez, c'est pesé ! Sur ce, m e s d e m o i s e l l e s. Gros-Biceps, j'attends de pied ferme une nouvelle lettre, avec une photo. Je vous prie de voir la « bille » que vous avez. Dans ce genre-là, je n'ai jamais vu encore des héros de film ! Au risque d'y laisser un bras, je vous serais le main avec prudence, mais très amicalement.

ROMÉO AU CŒUR TENDRE. — « Je souhaite un bon rétablissement à Myrto et prends peine à sa maladie, qu'elle reprenne courage. Amitiés à Violette sauvage pour son amour déçu. Je voudrais correspondre avec un courriériste de seize à dix-sept ans, aimant les vedettes suivantes : D. Darrieux, Y. Romance, R. Saint-Cyr, M. Morgan, E. Feuillère, M. Montez, D. Lamour. Mon idole est Edith Piaf. Comment faire pour lui demander une photo ? Je voudrais correspondre avec un jeune homme, petit, très gentil, avec une petite Cheyenne et ses flirts, envers Michèle Morgan, qui est une grande vedette. Je voudrais correspondre avec l'unique au monde, jeune, pré-entendu, me semble-t-il. Je voudrais les cheveux, chère Tante Petite, pour ne pas aimer Jean Marais. Amitiés quand même, et à vous aussi, gentille Valse de Vienne, mais pourquoi n'aimez-vous pas Titi Rossi ? Je suis d'accord avec vous pour les autres : Guétry, Montant, Ulmer et Mariano, de vraies casserolles (sic). Amitiés à Bolero. Amitiés à Rose des Vents ».

Réponse. — Mon cher Roméo au cœur tendre, vous ne l'êtes guère lorsqu'il s'agit de nos pauvres chanteurs : que vous ont-ils donc fait ? Je gage que de nombreuses lectrices n'admettront guère que Guétry, au premier, se soit incorporé à l'armée de cuisine ! Edith Piaf, qui à environ trente-cinq ans, a été « découverte » par un directeur de cabaret nommé Leprieu (mort tragiquement depuis), qui l'a revue alors que, toute jeune, elle chantait en vendant des journaux. C'est assez dire que ses débuts ont été très difficiles. Elle se fit connaître du public en chantant au « Gernys », et très vite ce fut elle qui triompha. Edith Piaf produisit en vedette dans tous les grands music-halls. Elle fut, jusqu'en 1939, la compagne de Raymond Asso, l'auteur de presque toutes ses premières chansons, et dont les conseils lui furent précieux. Elle fait très peu de cinéma et se consacre surtout au music-hall.

(Suite page 8.)

Dans 5 MOIS vous gagnerez
de 22 à 35.000 fr.

comme COMPTABLE ou SECRÉTAIRE de DIRECTION. En voulez-vous la preuve ?
Demandez dès aujourd'hui, sans engagement pour vous, à l'ÉCOLE PRATIQUE de COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Lons-le-Sauzeur (Jura) le Guide illustré gratuit n° 713
contenant tous renseignements sur sa nouvelle méthode de formation professionnelle accélérée.
Nombreux et brillants succès aux Examens Officiels.

Toutes les semaines, liste renouvelée des situations offertes : Paris, Province, Colonies, jointes à chaque Guide.

POURQUOI NE REUSSIRIEZ-VOUS PAS ?

Demandez au Professeur ANDRIFU (Serv. F. C. 86), 8, r. des Salénques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaire, etc.). Joignez date de naissance, enveloppe timbrée avec adresse.



et 30 fr. en T.-P. pour frais. Prix de l'analyse : 150 francs. M. ANDRIFU, 10, rue d'ARGENT, Paiement seulement après satisfaction.



APPRENEZ A DANSER
Seul, en quelques heures, danses en vogue et classiques. Notice env. timb. RIVIERA-DANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, Nice.

GRANDIR
RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 10 cm. sans opération, sans échec, ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRETION, contre 2 timbres OLYMPIC 19, Bd V. Hugo, NICE, Sér. 263

295 CHEVALIÈRE
BAQUE (sans RUBAN) OUVRE LES BRILLANTS
FELIX MAITE JOAILLERIE
CHEVALIÈRE "GRAND" 450°
BORES - A - OR 100 F. BRILLANTS 30° - CONF. RE 95°
CATAI COURTES - X - TOUS LES BIJOUX
SPLENDOR 66, Rue de Pny B. P. 97, X
PARIS (17^e)

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Si vous êtes né entre 1889 et 1939, votre vie sera transformée en envoyant date et lieu de naissance, envel. timbrée et 50 fr. à JUANA (Serv. X) — B. P. 67-16 — Paris. C'est le bonheur. — 10 p. de succés.

CHAQUE JEUDI

L'épatant

le moins cher des illustrés
publie
7 histoires passionnantes.

- Bibi Fricotin
- Les Pieds Nickelés
- Tétar-Zan

En vente partout : 10 francs.



SABOTEUR SANS GLOIRE

(Uncertain glory.)

C'EST UN FILM WARNER BROS

Scénario de Laszolo VADNAY et Max BRAND,
tiré d'une nouvelle de Joe MAY et Laszlo VADNAY.

Réalisateur : Raoul Walsh.

Film raconté par J. METTRA.

DISTRIBUTION :

Jean Picard	ERROL FLYNN.
Inspecteur Bonet	PAUL LUKAS.
Marianne	JEAN SULLIVAN.
M ^{me} Maret	LUCILE WATSON.

LE ciel s'éclairait, vers l'est, des premières lueurs du matin, un matin humide et gris d'automne de l'année 1942, ces années « d'occupation » dont le souvenir demeure cuisant comme une brûlure mal cicatrisée dans la mémoire de tant de Français.

Paris et sa banlieue semblaient encore endormis, cependant qu'un morne cortège longeait les couloirs d'une prison des faubourgs. Le gardien qui venait en tête, avec son trousseau de clefs, ouvrit la porte d'une cellule et s'effaça pour laisser entrer les « officiels » accompagnés d'un aumônier.

Un garçon d'une trentaine d'années, très brun, au front têtù, mais à la bouche fraîche et presque enfantine, dormait profondément sur l'étroite pailleasse.

— Levez-vous, Jean Picard, dit le directeur de la prison. Votre pourvoi a été rejeté. Vous comprenez ce que cela signifie ?

Réveillé en sursaut, le prisonnier s'assit sur le lit, une

lueur d'étonnement, puis de rage sourde au fond du regard.

— Le coiffeur va vous raser la nuque, reprit le directeur.

— Merci, qu'on me tranche la tête telle qu'elle est, ricana le condamné.

— Comme vous voudrez! Qu'on l'amène dans mon bureau, conclut le fonctionnaire s'adressant aux agents.

Dans le cabinet du directeur, attendait le commissaire de police du quartier.

— J'imagine, dit-il, que cette misérable heure du matin rend la mort doublement désagréable. Déranger un homme en plein sommeil pour lui annoncer...

— Voudriez-vous que le condamné fût prévenu la veille ? riposta le directeur. Quelle nuit il passerait! Ah! Voici notre célèbre inspecteur Bonet. Vous savez, mon cher commissaire, il lui a fallu plusieurs mois pour venir à bout de ce mauvais garçon de Picard. Travail de détective extraordinaire.

— Mais non, protesta le nouveau venu. La routine habituelle, rien de plus. Voici dix ans que je le fliais. Depuis son premier vol sans importance, il avait fait à peu près de tout : faux chantage, abus de confiance. Seulement c'était un malin. Je ne pouvais jamais le faire condamner à plus de six mois jusqu'à l'affaire de la bijouterie Rousseau et C^o, rue de la Paix. Il s'y était introduit par effraction vers trois heures du matin et faisait main basse sur des bracelets-montres, lorsque surgit le veilleur de nuit le menaçant d'un revolver. Il lui arracha l'arme et voulut le ligoter, mais l'homme se débattait. Alors, il dut le frapper avec un instrument contondant, coup qui provoqua la mort du veilleur par la suite.

Le détenu apparaissait, encadré par des agents.

— L'inspecteur Bonet désirerait vous poser quelques questions, Picard, fit le directeur.

Abonnements :	France : un an.....	750 fr. — Six mois.....	375 fr.
	Étranger : un an.....	1 150 fr. — Six mois.....	575 fr.
	Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X ^e).		

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON
du COURRIER.
"Côté cœur, Côté jardin"



Le prisonnier s'assit sur le lit, une lueur d'étonnement, puis de rage sourde au fond du regard.

rencontre dans toute la pègre des capitales, recula à sa vue.

— Jean! bégaya-t-il. Mais je croyais que... les journaux racontaient hier que... que c'était pour ce matin.

— Eh bien, tu vois, ils se trompaient! Le secours m'est venu du ciel! Écoute, il me faut un passeport régulier et quelques milliers de francs.

— Es-tu fou?
— Allons, je sais que tu peux me procurer tout cela. Dépêche-toi. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Avec la moitié de la police parisienne à tes trousses dans une heure, je comprends! Seulement, pourquoi venir chez moi?

— Parce que tu es mon meilleur ami, qu'on a des tas de souvenirs et... de secrets communs. Allons, grouille-toi, je t'attendrai.

Devant la menace, Henri Duval s'exécuta. À peine était-il parti que Picard, se dirigeant vers une penderie, y choisissait le plus beau complet et l'enfilait.

Il s'appretait à passer dans la cuisine pour y procéder à une toilette sommaire, quand une bouffée de parfum violent lui parvint à travers la porte de la chambre à coucher. Ses narines se dilatèrent et un indéfinissable sourire lui vint aux lèvres. Tranquillement, il ouvrit la porte de la pièce.

Une jeune femme, debout, appuyée à la fenêtre, se vernissait les ongles.

Elle ne parut ni étonnée ni fâchée de l'apparition de Picard.

— Il me semble qu'on s'est déjà vu quelque part, nous deux, fit-il d'un ton engageant.

— Je ne crois pas, répliqua-t-elle froide et distante. — Pourtant si, je n'oublie jamais une figure de femme, surtout comme la vôtre! Vous êtes Louise, n'est-ce pas, l'amie d'Henri? Il m'a souvent parlé de vous.

— Où est-il parti tout à l'heure?
— Me chercher des papiers. Je suis membre de la Résistance, vous comprenez? Les Allemands me recherchent. Il faut que j'aie passé la frontière espagnole demain matin. Une mission à remplir... Vous m'accompagnez? C'est un beau voyage en perspective.

— Henri, qu'est-ce qu'il dira?
— Bah! Vous n'êtes pas la première... Vous ne serez pas la dernière. Rendez-vous à la gare d'Austerlitz à onze heures ce matin, à l'enregistrement des bagages...

Il avait tiré une cigarette d'un paquet posé sur la table, l'allumait, en aspirait une bouffée, puis la mettait aux lèvres de Louise.

Lorsqu'ils entendirent des pas dans l'escalier, Picard se hâta de regagner la salle à manger.

Duval apportait passeport et somme nécessaire. Jean le remercia avec effusion et prit rapidement congé. Duval passa dans la chambre.

— Qui était-ce? interrogea Louise de son air le plus innocent.

— Un copain dans l'embaras.

Tandis qu'il parlait, ses regards tombèrent par hasard sur le cendrier dans lequel deux bouts de cigarettes, se faisant vis-à-vis, achevaient de se consumer.

Il ne broncha pas. Il y eut seulement une petite lueur dans ses yeux troubles. Mais comme le soir, Louise, partie à dix heures le matin faire son marché, n'était pas revenue, il se planta un feutre sur la tête et sortit.

* * *

L'inspecteur Bonet se préparait à dîner quand sa femme vint l'avertir qu'un certain Duval demandait à lui parler.

— Le monde est plein de Duval, fit l'inspecteur. Que me veut celui-là? Ah! bon, j'y suis. Vite, qu'il entre.

— Tiens, c'est vous, Henri? continua-t-il. Bonssoir. Alors, où est-il, votre cher ami?

Duval eut un ricanement complice et se pencha vers l'oreille de Bonet.

Le criminel haussa les épaules d'un air excédé :

— Encore!

— Oui, encore, répéta Bonet. J'ai besoin de quelques précisions pour mon dossier. Vous n'avez jamais avoué de quel instrument vous vous étiez servi pour tuer votre victime...

— Aucun! L'homme en me résistant est tombé sur le dallage du magasin et je ne l'ai pas tué! Pourquoi insister davantage? Finissons-en, puisque votre justice va être satisfaite. La route a été longue et je vous ai bien fait courir, hein?

Il cracha par terre en regardant l'inspecteur.

Le cortège se reforma, mais comme il atteignait le seuil du perron donnant sur la cour centrale au milieu de laquelle se dressait l'échafaud, les sirènes se firent entendre annonçant une attaque aérienne.

Le bourreau, qui attendait au bas des marches, demanda :

— Devons-nous nous rendre aux abris, monsieur le Directeur? Les usines à côté ont déjà pris quelques pruneaux la dernière fois.

— Mais non, procédez à l'exécution. Les bombardiers ne font que passer, vous le voyez bien.

Ces mots étaient à peine prononcés que deux, trois, quatre explosions assourdissantes faisaient trembler le sol et vaciller les murailles. Un bruit de tonnerre emplit les oreilles de Picard. Puis, plus rien... le silence de la tombe...

La première chose que rencontrèrent ses regards lorsqu'il revint à lui, ce fut la guillotine, s'érigeant, sinistre et intacte, au milieu d'un amas de décombres et au bord d'un profond entonnoir. Il était seul! S'appuyant contre un mur craquant, il se palpa les membres. Rien que des meurtrissures sans importance. L'instinct vital rejoignant aussitôt son rôle, il prit la fuite, longeant des bâtiments en flammes, courant le long des rues désertes, car la fin de l'alerte n'avait pas encore sonné.

Au moment où elle retentissait, il atteignait un immeuble ouvrier de banlieue dans lequel les locataires remontaient par groupes de la cave. Il sonna à la porte d'un logement et celui qui vint ouvrir, un individu jeune, aux traits déjà marqués par le vice, comme on en



S'appuyant contre un mur croulant, Picard vit qu'il était seul.

L'inspecteur Bonet était devant lui.

Il essaya de se dégager.

— Doucement, mon garçon, déclara l'inspecteur le menaçant d'un revolver. Je n'aime pas me servir de cet instrument-là. Ça me bouleverse toujours.

Furieuse, Louise, saisissant son sac et son manteau, gratifiait Picard d'une gifle magistrale avant de s'en aller en faisant claquer ses talons.

* *

L'express remontant vers Paris ralentissait. Le contrôleur passait dans le couloir, avertissant :

— Prochain arrêt, Clairval. Tout le monde descend.

— Qu'y a-t-il ? lui cria l'inspecteur du compartiment qu'il occupait avec son prisonnier.

— On a fait sauter, cette nuit, le pont sur la Gartempe au moment où un convoi de troupes allemandes le franchissait. Quelle bouillabaisse ! Seulement, si le saboteur n'est pas découvert dans cinq jours, cent otages des villages environnants seront fusillés.

— Cent hommes, c'est terrible, grommela Bonet.

— Bah ! Les Allemands sauront bien dénicher le coupable, ricana Picard.

— J'en doute. Les saboteurs font en général partie de la Résistance qui prépare minutieusement les attentats et en prévoit les conséquences.

Picard semblait réfléchir. Une expression rusée se répandait sur sa physionomie.

— Que feraient les Allemands du saboteur s'il se rendait ?

— Ce serait le peloton d'exécution.

* *

Les voyageurs se rendant à Hendaye avaient dû descendre à Bordeaux pour changer de train, ce qui n'était pas prévu au départ de Paris. Picard s'en montrait d'autant plus contrarié qu'il faudrait attendre toute la nuit l'express de la frontière.

Il prit avec sa compagne une chambre dans un hôtel, en face de la gare, et commanda un diner fin qu'il fit servir dans leur chambre.

Louise montrait pour son nouveau séducteur un enthousiasme croissant.

Vers la fin du repas, on frappa à la porte.

— Qui est-ce ? lança Picard.

— Le garçon, monsieur. Un message pour vous.

— Donnez, fit-il se levant et ouvrant.

Il y eut un dé clic sec et le poignet de Picard se trouva encerclé par une menotte.

— Que le diable...

— Écoute, dit Picard à Duval, il me faut un passeport régulier et quelques milliers de francs.



— Je n'oublie jamais une figure de femme, surtout comme la vôtre, dit Picard à Louise.

— C'est moins dégoûtant que la guillotine. Bonet, j'ai une idée. Pourquoi n'irais-je pas me présenter à la Gestapo en m'accusant de ce sabotage ? Ne haussez pas les épaules. Pensez-y : cent vies innocentes remplacées par une vie coupable.

— Je devine ce qui se passe dans votre cerveau de démon, répliqua ironiquement le policier. Peu vous importent les otages. Ce que vous voulez, c'est gagner du temps.

— Je ne dis pas le contraire. Mais, pour vous, cela signifie cent braves types de plus sur terre, et la blague à faire aux « occupants » serait bonne. D'autre part, c'est une occasion pour moi de me dévouer.

— Vous vous dévouerez en laissant le bourreau vous trancher la tête. C'est un père de famille nombreuse. Votre exécution lui rapportera quelques billets. Avouez-le, la peur vous torture...

— N'auriez-vous pas peur, si vous vous sentiez un pied dans la tombe ? Brrr ! quand ils arrivent pour vous couper le col de la chemise sur la nuque, c'est à ce moment-là qu'un homme meurt et pas quand le couperet tombe... Voyons, Bonet, puisqu'il faut que j'y passe, laissez-moi débarasser la société que vous défendez de façon plus honorable.

Le train faisait halte. Bonet emmena son captif au buffet en attendant le départ vers la rivière qu'on devait faire traverser en barque aux voyageurs, un second express les attendant sur l'autre rive.

À la même minute, devant l'entrée du buffet, des officiers nazis descendant de leurs autos interrogeait un capitaine de gardes mobiles et ses hommes.

— Nous n'avons rien trouvé, assurait le capitaine. Tous les champs et fermes, dans un rayon de dix kilomètres autour du pont, ont cependant été fouillés.

Sceptique, le commandant allemand déclara :

— Tant pis ! Si le saboteur n'est pas découvert avant la date fixée, je vous en tiendrai personnellement pour responsable. Cela fera un homme de plus à fusiller, voilà tout !

Picard n'avait cessé d'observer l'inspecteur tout le temps qu'avait duré cette scène. Le visage de Bonet reflétait une véritable lutte intérieure.

— Vous aurez des remords jusqu'à la fin de vos jours, je vous le prédis, lui souffla le prisonnier. Cent un hommes qui pourraient être sauvés si vous le vouliez.

Comme il prononçait ces mots, il y eut des chuchotements autour d'eux. Les voyageurs se pressaient derrière les vitres de la salle d'attente donnant sur l'avenue de la gare. Entre deux haies d'uniformes nazis, défilèrent les otages : paysans, petits employés, commerçants. Il y en avait de tous les âges, de toutes les tailles vêtus des costumes les plus disparates.

— Regardez-les bien, insista Picard.

Bonet semblait en proie à un malaise grandissant. Il s'apprêtait à suivre le flot des voyageurs qui se dirigeait



Bonet emmena son captif au buffet de la gare.

maintenant vers la rivière, mais il fit brusquement halte.

— Picard, dit-il, voici vingt-cinq ans que je fais partie de la sûreté. Pas une seule fois je n'ai failli à mon devoir professionnel. J'ai femme et enfants. Eh bien ! je vais commettre un acte répréhensible qui peut me valoir la perte de ma carrière et même la prison. Or je vais risquer tout cela me fiant à la parole d'un criminel. Comprenez-vous, Picard ? J'accepte votre offre.

— Merci, fit simplement le captif, d'un accent réellement sincère. Et maintenant, comment nous y prendre ?

— Il faut d'abord que nous nous rendions jusqu'au pont détruit afin de bien examiner les lieux, car, lorsque vous vous présenterez aux autorités allemandes, on vous posera des questions précises auxquelles vous devrez répondre.

D'un geste décidé, il libérait Picard de la menotte, ajoutant :

— Passez devant moi et n'essayez pas de me fausser compagnie, il vous en cuirait.

Après avoir enfilé un sentier serpentant à travers un petit bois, ils arrivèrent sur la berge. La rivière coulait avec un glouglou monotone et doux, qui se faisait plus heurté autour des décombres de l'arche touchée en plein milieu.

— Gravez tous les détails de ce paysage dans votre mémoire, murmura Bonet, puis venez. Nous allons nous rendre au village que l'on aperçoit sur notre droite et qui est le plus proche du pont. Nous aurons encore à nous y procurer pas mal de renseignements, demain, avant que vous n'alliez vous livrer.

La soirée était obscure lorsque les deux hommes atteignirent la bourgade. Pas une lueur ne filtrait à travers volets et portes closes. Pas un bruit, à part quelque lugubre aboiement de chien.

Une ombre passa devant eux commençant à escalader les marches de pierre d'un escalier extérieur. Reconnaisant la robe d'un prêtre, Bonet appela :

— Monsieur le Curé, pourriez-vous nous indiquer un hôtel ?

— Certainement, répondit l'ecclésiastique, au bout de cette rue, l'auberge Morin.

D'un air un peu inquiet, il regarda s'éloigner dans l'ombre les deux étrangers qui l'avaient interpellé, avant de frapper quatre coups espacés à la porte d'une maison.

Dans un salon de campagne, à la faible clarté d'une lampe à pétrole, une dizaine de personnes étaient réunies.

— Bonsoir, madame Maret; bonsoir, mes amis, prononça le prêtre.

— Monsieur le Curé, s'écria la maîtresse du logis qui était également la propriétaire du bazar du village, nous apportez-vous quelque nouvelle ?

— Aucune, hélas! mais il faut avoir confiance en Dieu, et beaucoup prier.

— Comment avoir le courage de prier quand on vient m'enlever mon fils unique, un enfant de dix-huit ans, pour le fusiller.

La porte se rouvrait encore et une toute jeune fille faisait son entrée. Elle n'était pas vraiment jolie, seulement gracieuse, d'une grâce champêtre qui la rendait étrangement attirante.

C'était Marianne, une orpheline adoptée par la commerçante et qui servait de vendeuse au magasin. — J'ai fait votre commission, madame Maret, dit-elle, mais si je suis un peu en retard c'est que le gouvernant de M. le Curé m'a arrêtée au passage. On le glame pour un malade.

Le prêtre, s'excusant, sortit. Après son départ, M^{me} Maret éclata :

— Allons-nous rester les mains jointes, comptant sur un miracle? Quelqu'un n'acceptera-t-il pas de prendre la place du saboteur? Vous, Benoît, qui êtes vieux et n'avez pas de famille.

Razeau, le coiffeur, haussa les épaules :

— Les Allemands ne seraient pas dupes de la substitution, m'me Maret. Ils savent que les saboteurs viennent toujours de loin.

* *

Dans la chambre d'auberge où ils s'apprétaient à passer la nuit, Bonet, ayant pris la précaution d'attacher par la menotte Picard aux barreaux de son lit, se préoccupait de donner complètement le change aux Allemands, le lendemain.

— Il vous faut un nom qu'ils ne puissent pas vérifier sur les contrôles de votre unité militaire, observait-il. En connaîtriez-vous un ?

— Peut-être, grommela Picard au bout d'un instant de réflexion. Il y avait, dans mon régiment, un certain Jean-Émile Dupont qui me ressemblait drôlement. Il venait de la Martinique et je crois qu'il y est retourné.

— C'est parfait. La Gestapo mettra du temps à vérifier son identité.

Le matin suivant, l'inspecteur, s'étant levé de très bonne heure, alla téléphoner à Paris. A son supérieur, Lafarge, lorsqu'il l'eut au bout du fil, il déclara :

— Après une chasse de plusieurs heures, j'ai découvert le prisonnier évadé, Jean Picard, près du village de Chauvigny, mais comme, sans répondre à mes sommations, il se jetait dans la Vienne essayant de la traverser à la nage, j'ai dû tirer sur lui. Le corps n'a pas été retrouvé. L'affaire Picard peut être classée, je pense.

— Maintenant, vous êtes mort pour tout le monde,

(Suite page 10.)

Une toute jeune fille faisait son entrée.



et aussi au théâtre, puisqu'elle triomphe en ce moment à l'A. B. C. dans l'opérette *la petite Lili*. Edith Piaf, qui est très simple de ses camarades pour sa gentillesse et sa générosité, est célibataire. On la prétend fiancée successivement à Yves Montand, Paul Meurisse, etc., mais cela n'alla jamais jusqu'au mariage. Pour obtenir sa photo demandez-la-lui par une lettre que vous nous enverrez, timbrée, sous double enveloppe et que nous lui ferons parvenir. Amities, *Roméo au cœur tendre*, et à bientôt.



A BAS LES HOMMES! — Je voudrais demander l'opinion des lecteurs au sujet de deux films. Le premier est luïl vingt ans. Il m'a déçu, car je ne trouve qu'une admirable qu'un élève épouse un professeur, surtout quand celle-ci a quatre ou cinq ans de plus que lui. Le second, *Les Corsaires de la terre*, est, à mon avis, magnifique, pas au point de vue de l'histoire, mais des décors. Et voici pour les courristes. Idole de jade : si, chère petite amie, le véritable amour existe, croyez-moi, et pourtant j'ai eu beaucoup de peine, comme vous. Vous êtes épante, voulez-vous correspondre avec moi? Fleur de Salgon, attention de ne pas faire la conquête d'un de nos petits soldats, car vous êtes jolie. Macouba, jolie rumba, comment avez-vous trouvé l'Atlantide? Vous m'a part j'ai été déçu, car cela ne ressemble guère au si beau roman de Pierre Benoit. C'est Daisy Daix qui a trouvé la mort dans un accident d'auto. Nicole, ne me parlez pas de bolard, il n'y a pas de courses féminines de moto en Algérie à ma connaissance c. c. De quelle ville êtes-vous? Monsieur 0000, qui, de zéro, vous êtes dans un état, mon pauvre ami, dans une matière féminine? Qu'entendez-vous par «vous ne pouvez pas en passer»? Soyez poli, au moins. Sentimental? Laissez-moi rire... vous ne devez pas avoir de mauvaises idées. Elles doivent vous en faire voir, les filles de votre pays! Pauvre petit, je vous plains... Chyta et ses flirts, vous êtes sympa, j'en suis sûr. A, car l'adore son ex-époux, qui se correspondre avec moi? Cœur à prendre, quel âge avez-vous? Bien sûr que je vous accepte, à bras ouverts! Êtes-vous libre de toute attache? Car il ne faut pas être un peu timide, poli, quel beau joujou entre nos mains, n'est-ce pas, amie Liana? La Sirène, future vedette, quel est votre partenaire dans les nouvelles montées? Félicitations pour votre titre de championne, le mien est au basket saison 47-48. Quelle est votre spécialité en nage? Votre temps aux 100 mètres? Joyeuse, Frank Villars a tourné aussi l'ingénierie Libertaine.

Réponse. — Je vous ai fait la part belle. A vos les hommes, car votre cou est toujours très vivant et vous avez tant de correspondants! Il ne me reste que peu de place pour vous dire que Madeleine Soligné reviendra certainement au cinéma, mais pour le moment elle n'a rien écrit et est assez souffrante. Vous savez qu'elle est mariée à un producteur de films. Je ne l'ai pas revue depuis quelques mois, mais quand nous avons bavardé, elle n'avait encore aucun projet précis. Je ne connais pas le livret dont vous parlez : en êtes-vous certaine? Rita Hayworth, en contrat avec la Columbia, examine actuellement deux ou trois scénarios... Sans doute tournera-t-elle, mais pas dans un rôle qui me satisfait, chère amie, et vous demandez de continuer à nous écrire régulièrement. Vos lettres sont intéressantes et vos attaques contre le sexe «dit fort» et ne vous font pas de mes ennemis : à preuve notre ami Cœur à prendre qui s'est mis à votre service et semble attendre vos ordres. Mais si tous les hommes se soumettent à vos lois, comment lutez-vous contre eux? Amities.

MUGUET DE MAI m'envoie une lettre trop longue, mais très gentille : « Certains de vos correspondants sont sympathiques, d'autres sont horripilants, en particulier Liana et Be-Bop, deux petites oies de la page 2. Be-Bop pour Grain de sel, qui a joliment raison de se ficher de ces demoiselles! Les amoureux d'artistes sont parfois bêtêtes, mais je les préfère à Liana et Cœur à prendre. Quant au droit de s'amouracher d'acteurs ou de chanteurs, mais de là à se vanter de mener tous les hommes par le bout du nez, ça, jamais. Préférez-vous mes lettres à celles de Daisy, Errol Flynn et Ingrid Bergman? Quand on lit F. C., et qu'on a un peu d'imagination, c'est presque comme si on assistait au film. Je ne vous envoie pas de lettres, mais j'ai écrit avec mon nez qui «jappe à la lune» (au contraire, ça doit être gentil tout plein, surtout si on l'entend aoyer!). Acteurs préférés : Fresnay, G. Peck, G. Cowi, G. Phillips, et, côté féminines (sic), Anna Mangani et I. Bergman. Que pensez-vous de la conduite d'Ingrid Bergman, sur qui on tant tapé les Améri-

ains? Moi je l'approuve et je l'admire, je le dis bien haut », etc.

Réponse. — Vous êtes gentille comme tout. Muguet de mai, j'attends d'autres lettres. Devant rester impartial, je ne vous parlerai pas du cas Bergman, mais je vous dirai que l'amour engage deux êtres, exclusivement, et que les tiers n'ont aucun droit d'intervenir ni de blâmer une attitude dans ce domaine. Il faudrait, pour pouvoir juger et critiquer, être mêlé à la vie intime de ceux que l'on critique, ce qui n'arrive jamais. Bette Davis a quarante-trois ans (5 avril 1908), Ingrid Bergman, trente-quatre ans (28 août 1917), Errol Flynn, quarante-deux ans (20 juin 1909). Bien sûr, charmante amie, j'adore les nez qui jappent à la lune.

LAILA ET VALDAREZ, BEAUTÉS ORIENTALES. — Cher Cameraman au rakastoucoum, votre sympathique rubrique est une vraie tour de Babel. On y trouve des correspondants de toutes les races : même des libanaises! Nous sommes deux jeunes filles libanaises d'un charme formidable (sic) et attiré couleur d'ambre. N'avez-vous jamais entendu parler, cher C. A., du charme attirant des Libanaises? C'est donc que, par exemple, il, Dieu a attribué seulement notre race, comme il a donné l'élégance aux Françaises. On trouve beaucoup de belles femmes dans le monde, mais de leur manque uniquement de charme d'ambre dont nous disposons. (Tambours, fermez les... Liban!) Nous ne cherchons nullement à nous vanter, nous vous remercions seulement. Il n'est pas nécessaire de faire savoir la couleur de nos yeux, cheveux, etc., sachez seulement que nous avons des jambes dignes de celles de Betty Grable. Nos meilleurs sentiments à Loulou, sur lequel nous avons remarqué que toutes les jolies filles sont du côté de Liana (merci pour les autres!). La preuve c'est que nous aussi, nous leur témoignons notre sympathie, et j'ai même écrit un grand mot à votre adresse, nous nous rangerons à leurs côtés avec des fourches, des épieux et des masses (ça ne vaut pas un bon tube de rouge à lèvres!). Y a-t-il de la place pour le courrier? Sur votre d'accord, car nous en jouons très bien. Nous vous embrassons bien paternellement (merci, mes petits papas!).

Réponse. — Honneur et gloire à nos nouvelles amies du Liban, mais reconnaissez qu'elles ont de leur beauté une opinion pour le moins... complaisante! Ceci dit, chères petites amies paternelles, je ne doute pas de ce charme essentiellement libanais dont vous me parlez, mais faite d'avion pour lui apprécier sur place, vous savez bien, il n'en rend compte par une petite photo! Vous me dites que je ne puis pas en publier à cause de vos méchants frères qui lisent aussi le F. C., mais envoyez-m'en une quand même pour eux, je vous la retournerai, et je ferai part aux lecteurs de mes impressions, évidemment admiratives! Vous me dites que vous ressemblez à Cyd Charisse? Bravo! J'ai déjà admiré cette artiste, dont vous m'envoyez la photo, dans *Senorita Torador* et *Dans une île avec vous*. Je sais qu'elle était danseuse avant de faire du cinéma, et qu'elle a vingt-quatre ans, mais j'attends précieusement d'autres renseignements sur elle. Envoyez votre adresse et je vous communiquerai ce que j'aurai appris. Sur ce, très belles pin-ups au charme troublant, je vous tire ma révérence et je vous dis à bientôt. J'avais déjà beaucoup de symbole pour votre pays, mais si les femmes y sont comme vous dites, cette sympathie deviendra du délire! En réponse à vos bismers paternels, je vous envoie les affections filiales d'un petit C. A. retombé en enfance.

CELUI QUI N'AIME PAS LE CHIQUÉ. — « Je viens, par la présente, approuver Monsieur 0000 et j'ai en janvier, pour dire à Liana, Be-Bop et Cœur qu'elles font partie de la famille des F. C., que tous les lecteurs du F. C. en passent autant, et nous ferons baisser le caque à ces petites fanfaronses. Puis, tout petit Menou, voudriez-vous correspondre avec moi? Comme vous, je suis trop sentimental, et aux filles comme aux garçons, cela fait plus de mal que de bien. J'ai écrit beaucoup la lecture, et je lirais toute la journée si mon travail ne m'en empêchait pas. Tout en noir, je vous que vous voulez vous faire remarquer

par ces dames. Bravo, La Pirate, vous au moins vous dites ce que vous pensez. »

Réponse. — Vous êtes sympa, mon cher ami, et vous avez un pseudo excellent, aussi à-je passe votre lettre volontiers. Mais si je m'en tenais aux règles strictes du courrier, je n'aurais pas dû le faire, parce que vous ne faites strictement que de vous

AH! CES

Jacques. — J'ai reçu une carte postale de Micheline Presle.
Jacqueline. — Ah! oui? Que devient-elle?
Jacques. — Elle se porte bien, merci. Elle tourne un film à Hollywood.
Jacqueline. — Alors, je m'assieds.
Jacques. — Pourquoi?
Jacqueline. — Parce que je sens que vous allez me parler d'elle, et que moi-même c'est une de vos actrices préférées en même temps qu'une de vos meilleures amies, j'ai droit à mon petit cours sur Micheline Presle.
Jacques. — C'est malin! Parfaitement, vous l'aurez votre cours. Pourquoi ne parlerai-ou pas d'elle, après tout? Elle vous déplaît?
Jacqueline. — Pas du tout, pas du tout. Elle est charmante.
Jacques. — Vous dites ça sur un ton!
Jacqueline. — Mais non, elle est charmante, je ne sais pas ce qu'on peut lui reprocher.
Jacques. — C'est bien ce qui vous ennuie.
Jacqueline. — Oh! mais non, allez-y, je vous écoute.
Jacques. — Sachez donc, ma chère Jacqueline, que Micheline Presle, qui s'appelle en réalité Micheline Chassagne, est née à Paris, le 20 août 1922, à Montparnasse. Son père était agent de change et sa mère peintre.
Jacqueline. — Sérieusement, ce fut un enfant sage?
Jacques. — Non, mademoiselle, elle était insupportable et ses parents la firent entrer, comme pensionnaire, au couvent de Notre-Dame-de-Sion. Mais les sœurs n'eurent pas raison de son caractère et Micheline demanda à ses parents de la laisser tenter sa chance au cinéma.
Jacqueline. — C'est à vous dégoûter de donner de l'instruction à vos enfants!

Jacques. — Elle a paru pour la première fois à l'écran dans le premier film de Charles Trénet «Je chante». En même temps, elle prenait des cours d'art dramatique avec Raymond Rouleau. Elle passa sa première audition à Bouffes Parisiens, pour je ne sais quelle pièce et, catastrophe des catastrophes, une énorme bouffe lui avait, ce jour-là, poussé sur le nez.
Jacqueline. — Ah! si seulement Micheline avait été plus long...
Jacques. — Oui, eh bien! si ça n'empêche pas de mettre un bonnet. Pabst de lui confier le principal rôle dans «Jeunes filles en détresse» et, même là, qu'elle trouva son pseudonyme, car son personnage s'appelait justement Presle.

Jacques. — Avant la guerre, elle fut encore le temps de tourner, en demi-été, cette fois, «Le Paradis perdu» d'Abel Gance, «La Comédie du bonheur» de Marcel



Micheline dans *La Tauerne*



adresser aux courriéristes, et vous ne parlez pas du tout de cinéma. Aussi j'espère que vous saurez reconnaître ce « passe-dieu » en notant l'envoi d'une lettre un peu plus dans l'esprit du courrier. Bonnes amitiés en attendant.

SIRÈNE DES FLOTS BLEUS. — « Je réponds à Silence, on tourne! pour sa question : A-t-on

VEDETTES!

L'Herbier, « Elles étaient douze femmes », « Fausse alerte ».

« Le début de l'occupation la trouva à Cannes. Elle était là avec sa mère et son jeune frère et ne savait pas très bien ce qu'elle allait devenir. Mais, en zone libre, on essayait de faire du cinéma. Elle était une des rares jeunes premières qui vivaient à proximité des studios de Nice et c'est ainsi qu'elle tourna « La Belle aventure » et « Félicia Nanteuil », de Marc Allégret. A cette époque, elle était très amoureuse de son partenaire Louis Jourdan et tout le monde croyait qu'elle l'épouserait. Vous savez que Louis Jourdan est, aujourd'hui, marié en Amérique et que Micheline Presle en est à son second mari.

Jacqueline. — Et le théâtre?
Jacques — Elle y fit de grands débuts dans « Collinette », de Marcel Achard, et dans « Am, Stram, Gram », d'André Roussin.

« A la Libération, elle épousa un négociant en vins, Michel Lefort, et tourna son premier rôle de classe internationale dans « Falbalas », de Jacques Becker. Elle cessa, dès lors, d'être une vedette pour devenir une actrice et quelle actrice! On la vit dans « Boule de sulf », dans « Les yeux sont faits » et, surtout, dans « Le Diable au corps », qui lui valut de recevoir le titre de la meilleure actrice du monde.

Les hasards du cinéma bouleversèrent sa vie : Michèle Morgan tourna à Rome « Fabiola », avec Henri Vidal ; elle était, alors, la femme du metteur en scène américain Bill Marshall. Les producteurs italiens voulurent utiliser les décors de « Fabiola » pour un second film qui s'appela « Les derniers jours de Pompéi » et pour lequel ils engagèrent Micheline Presle. Celle-ci tourna à Rome et tradis que Michèle Morgan et Henri Vidal découvrèrent leur amour en jouant « Fabiola », Micheline Presle fit la connaissance de Bill Marshall. Un double divorce précéda un double mariage et un double mariage précéda un double divorce.

Michèle partit pour l'Amérique, où elle tourna « La Belle de Paris », avec John Garfield, puis « Guérilla aux Philippines », avec Tyrone Power. Elle revint ensuite à Paris. Nous avons vu « La taverne de La Nouvelle-Orléans », film qu'elle tourna avec Errol Flynn, et la voilà, de nouveau, à Hollywood. Mais rassurez-vous, nous la reverrons bientôt à Paris.

Jacqueline. — De mesure, Jacques, vous la retrouverez à Paris...
Jacques. — Elle y possède un appartement dans l'île de la Cité, un ravissant petit appartement dans lequel elle a rassemblé tous ses automates, car les automates sont la passion de Micheline. Jacqueline. — Dans ce cas-là, mon cher Jacques, je comprends qu'elle ait de l'amitié pour vous!

le droit de tuer une personne qui souffre? On ne doit pas tuer un être humain, car à ce moment-là il serait trop facile de tuer des personnes qui nous semblent encombrantes, soi-disant parce qu'elles sont malades. D'ailleurs, toute religion l'interdit. Quel dommage de ne plus lire dans le courrier Besthoven! Lamartine, vous étiez sympathique et si modeste. Écrivez de nouveau, si vous m'acceptez comme correspondant. Sourire des Tropiques, comment va le moral? Je comprends votre chagrin, mais peut-être un autre est-il venu l'effacer? Toutes mes amitiés. Le 20 juin, j'ai le concours de piano du Conservatoire à l'Opéra, le 28 le bac. Je pense que d'ici là j'aurai un petit mot d'encouragement? Cela fait près d'un an que je suis F. C., et vous n'avez jamais passé un film musical », etc.

Réponse. — Vous êtes sympathique, petite lectrice nigôise, et j'aurais bien voulu que vous lisiez cette réponse avant vos concours d'azac et du Conservatoire, mais, hélas!... les délais de fabrication ne le permettent pas. A l'heure où vous lirez ces lignes, tout doit être fini, et j'espère que vous avez gagné sur tous les tableaux! Dites-le-moi. Votre écriture indique beaucoup de netteté, de franchise, de sagesse. Vous êtes très sentimentale et extrêmement « sensitive » et impressionnable. Un rien vous fait vibrer. Vous semblez avoir beaucoup de cœur et être un petit personnage romantique, presque déplacé dans notre vilain monde actuel. Aje-ne-rais-je? Non, nous ne passerons pas le film indiqué. Si nous ne publions pas beaucoup de films musicaux, cela n'a rien d'étonnant. Car généralement ce genre de films comporte une intrigue assez mince, l'action étant volontairement réduite pour laisser de longs temps de repos à nos yeux, vous comprendrez que le F. C., qui est un récit, a besoin d'une intrigue soutenue puisque nous ne pouvons traduire dans le texte, ni la musique elle-même ni l'impression qu'elle procure à nos amitiés, pe ni Sirène, je vous lirai toujours avec plaisir.

OLD SALT, vieux lecteur du F. C., ne lisait jamais la rubrique. Mais, par un jour de pluie, il la parcourut, et depuis... je vous le dis : essayer, c'est adopter! Le F. C. est un journal écrit par un étudiant à Nice, mais Breton de naissance. 1^{er} 80, cheuveux châtain foncé, yeux marron. Il paraît que je ressemble assez à Alan Ladd. Je suis membre du Comité de la Cinéma, et votre revue me sert de jugement sur les prochains films à voir. J'aime la musique de jazz, la danse, les sports, le cinéma et aussi le flirt! Artistes préférés : Humphrey Bogart, Sessu Hayakawa, Alan Ladd, Robinson, Cary Grant, Spencer Tracy, John Wayne, R. Lamoureux, Michèle Morgan, Ida Lupino, Debra Paget, Marie Wilson, Lana Turner, Green Garson, Claudette Colbert, Jennifer Jones, etc! Alors, nous sommes des monstres, comme le dit cette charmante idole de glace (pardon, de jade). Et ça ne paraît pas qu'un vœux s'abandonne qu'il lui faut détecter tous les garçons? Allons donc! Je suis pour l'euthanasie. Me mettant à la place du docteur qui sait son malade perdu, je ferai, avec son consentement, la piétine qu'abrégerait ses douleurs. Mon avis est le même que Micou pour Luis Mariano : il n'est pas si moche que ça (sic), mais question talent : très très très bon, comme Ganchita l'Espa... amuge il est j'aime beaucoup le vélo, mais dans les montées je préfère le Solex. Pardon, la Tigresse blanche, vous vous trompez sur Tino Rossi. C'est un grand artiste français, il n'est peut-être pas « beau », mais il a gardé son talent. Je serais très heureux de correspondre avec une jeune fille de mêmes goûts que moi, à savoir : très amicale. Toutes mes amitiés à Mimi Sourire, qui à l'air très sympa et très j'menfichiste », etc.

Réponse. — Pour vos débuts dans le courrier, je vous ai fait un petit « avantage », mon cher Old Salt, car vous m'avez l'air d'une précieuse recrue. Votre courrier est vivant et agréable. Ma réponse est, elle aussi, vivante, puisque vous ne me décevez pas. A bientôt, mon cher étudiant. Que les vacances ne vous fassent pas néglier le courrier, vous y avez votre place. Amitiés.

NATIF DU TAUREAU. — « Voilà une éternité que vous n'avez plus de nos nouvelles.

Mais, tout de même, j'espère reprendre une place importante parmi les fidèles. Pour répondre à votre referendum 257, il est difficile de souhaiter que des comiques tels que Laurel et Hardy, Relys, etc., jouent des rôles plus sérieux! Il faudrait connaître leur classe. Un véritable comique doit être en mesure de jouer tous les rôles, mais il n'empêche qu'on peut avoir la vocation pour un seul genre (très juste!). Personnellement, je trouve que l'acteur Dany Kaye aurait beaucoup plus de succès si on lui donnait un rôle de pince-sans-rire ou de jeune premier sentimental malheureux en amour. Quant à l'euthanasie, je trouve que l'on interdirait de tuer une personne qui souffre, elle a raison. Nous sommes sur terre pour souffrir tous plus ou moins, et abréger cette souffrance ce serait éterniser celle de tous. Vous êtes un homme de religion. Pourquoi, cher C. A., répondez-vous « félicitations » en télégraphie morse à Suzy Nelson? Vous étiez-vous servi du dictionnaire? Timidité d'une Blondie, vous n'êtes pas si timide que cela, et pour une marianiste vous savez vous défendre! Mais croyez-vous que votre idole puisse remporter une compétition sportive hors de vos limites? Vous n'avez pas été un nouveau flirt? Il n'y paraîtra pas beaucoup, puisque vous en avez tant! J'aime les jeunes filles de dix-sept ans, grandes, minces, aux yeux bleus et à la peau blanche. D'ailleurs, je trouve Françoise Arnaud épouvantable! Cœur à prendre, laissez-moi vous dire que vous vous trompez de route. Coupez vite au prochain croisement, sinon... Sirène, je suis un excellent nageur, et j'ai de la « classe », est-ce tout ce que vous exigez? Vous avez tourné Les Feuilles mortes, est-ce un film que vous aimez? Vous n'avez pas, je suis sûr, promis d'aller vous applaudir sur l'écran dès que le film sortira... »

Réponse. — Encore un qui me donne pas beaucoup de travail. Aucune question : aucune réponse ni commentaire, ni examen! Vous êtes et demeurez un « fidèle » du courrier. Natif du Taureau, j'ai vu la pièce Le Diable boiteux, qui j'avais trouvée excellente, mais je n'ai pas vu le film. Donc, impossible, de vous donner mon avis. Je n'ai pas consulté le dictionnaire pour répondre en morse à Suzy Nelson, car j'ai l'habitude de lire les dictionnaires en langage télégraphique, dont je me servais au temps (lointain) où j'étais boy-scout. Amitiés.

FLEUR D'AJONC. — « J'ai eu une réponse de Luis Mariano, qui est fort sympa, malgré les tapageuses déclarations de la Tigresse d'une blonde et Duchesse de la bourse plate... qui a bien joli pseudo! Amitiés à Vents et Marées, j'aime énormément la Bretagne. Petite, toute petite, j'espère que vous serez un jour un vieux grandir, faites de la culture physique. Malgré mes 1^{er} 70, j'en fais tous les soirs. Nous avons les mêmes goûts, sauf pour Henry Salvandy. Voulez-vous analyser mon écriture, cher C. A. ? » etc.

Réponse. — Mais non, Fleur d'ajonc, il ne faut pas douter d'être publiés. On l'est un jour ou l'autre, vous le voyez bien! Et je me demande même si ce n'est pas la deuxième fois. Votre écriture dénote beaucoup d'équilibre et de sagesse. Vous manquez peut-être un peu d'imagination et de fantaisie, mais vous êtes intelligente, scrupuleuse et très franche. Vous avez aussi pas mal de volonté dans les grandes choses, aucune dans les petites. Sensible, sentimentale, vous êtes aussi une personne sage et gentille pour les autres. Votre lettre à Guétary a été transmise. J'espère que vous avez reçu notre liste des F. C. disponibles. Bonnes amitiés.

TREDDY AUX YEUX D'ANGE. — « Très vieux lecteur du F. C. J'ai toujours eu plaisir de vous écrire, mais bien que je sois « sourd comme un pot », j'entends la voix de ma conscience qui me le reproche. Je pense que vous seriez très de correspondre avec moi! Bien sûr! J'en sauterais au plafond, tellement je suis content! Et que les courriéristes m'accepteront. J'ai quitté la France depuis trois mois et suis allé en Guyane, très très très très colique. Ma seule joie, c'est F. C. qui me la procure. C'est surtout à vous, Miss Liana Beuauté des Iles et Miss Be-Bop que je m'adresse : acceptez-vous de correspondre avec moi? Beuauté châtain frisé, yeux noirs, 1^{er} 58. J'aime le sport, le cinéma, la lecture. Je vous parlerai de la Guyane. Je m'ennuie dans cette ville de Cannes. Vite, répondez-moi, je vous en prie... »

Réponse. — Votre lettre ne parle guère de cinéma, ami Tredy aux yeux d'ange, mais je vous la passe quand même, car elle correspondre avec moi! Et le caféard que vous semblez éprouver loin de la terre natale. Bonnes amitiés, et à bientôt une lettre plus optimiste.



Les jeunes gens s'assirent dans l'herbe.

dit Bonet à son prisonnier en le rejoignant dans leur chambre.

— Ça irait mal pour vous si jamais cette histoire-là était découverte ?

— Oui, ne me faites pas regretter ma décision.

— Quelle est la date limite à laquelle le saboteur doit s'être livré ?

— Dans trois jours, à six heures du soir.

Picard se mit à rire :

— Bon. Puisque la chasse à l'homme est terminée, que Jean Picard n'est plus, remplacé par Jean-Émile Dupont dont le casier judiciaire est vierge et qui peut, par conséquent, regarder tout le monde en face, vous n'allez pas me priver des trois jours de vie qui me restent, j'espère ? Je me rendrai à la dernière minute.

— Non, ce soir même. Songez aux cent familles qui attendent, tremblant plus fort à chaque heure qui s'écoule.

— Eh bien, qu'elles tremblent ! Partout dans le monde, en ce moment, quelqu'un tremble pour quelque chose. Bonet, je veux ces trois jours de répit.

— Est-ce une menace ?

— Non. Je vous le demande d'homme à homme. Essayez de comprendre : je veux jouir de chaque battement du sang dans mes artères, de chaque gorgée d'air qu'aspire ma poitrine, de chaque pas que je ferai sur cette terre qui me recouvrira bientôt, de ces heures de liberté fugitive que vous me laisserez, avant de faire le grand saut dans l'inconnu.

— Vous avez raté votre vocation, grommela l'inspecteur. Quel excellent avocat vous auriez fait !

Et il céda.

Vers dix heures, ils quittèrent l'auberge. Picard, joyeux comme un écolier en vacances, voulait aller à la pêche ! Ils entrèrent au bazar acheter le nécessaire.

Marianne le accueillit d'un joli sourire. Ils lui demandèrent de leur indiquer un bon endroit, et comme elle se lançait dans des explications confuses, Picard l'interrompit :

— Nous ne trouverons jamais. Pourquoi ne vous serviriez-vous pas de guide ?

Elle rougit, complaisante et émue de la façon dont son interlocuteur la regardait :

— Peut-être. Il n'y a guère de clients ces jours-ci. Je vais demander à ma patronne.

Elle disparut dans l'arrière-magasin. Bonet, furieux, dit à mi-voix :

— Qu'est-ce que cette nouvelle lubie ? Que voulez-vous à cette petite ?

— Elle n'est pas mal du tout. Je n'ai jamais rencontré de paysanne aussi fraîche.

— Ce n'est pas le moment de jouer au séducteur. Je ne vous le permettrai pas.

— Je ne lui ferai aucun mal, voyons, en trois jours ! Je veux seulement me donner l'illusion de l'amour... une dernière illusion...

Marianne revenait, prête à les accompagner avec le consentement de M^{me} Maret qui les jugeait des clients intéressants à ménager.

Arrivés sur les bords du cours d'eau, les jeunes gens s'assirent dans l'herbe. Bonet, de méchante humeur, lança sa ligne un peu plus loin, mais il ne les perdait pas de vue.

Picard savait parler aux femmes, et la jeune fille contemplait avec une admiration candide ce grand garçon brun des villes qui tournait si bien les compléments.

— Jolie telle que vous l'êtes, vous devez avoir des douzaines d'amoureux, risqua-t-il, à moins que les hommes de ce village ne soient aveugles.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais pensé à aucun. Pourtant, souvent, je me sens très seule. Je voudrais pouvoir confier à quelqu'un qui comprendrait tout ce qui me vient à l'esprit et... au cœur.

— Eh bien ! je suis venu passer ici avec mon ami, trois jours de vacances. Et pendant ces trois jours-là, vous pourrez m'en raconter des choses... je comprendrai.

Elle avait perdu une de ses épingles à cheveux. Il la ramassa et lui demanda la permission de la conserver en souvenir.

— Quelle peau délicate vous avez, ajouta-t-il. On voit toutes vos veines. Et il y en a une bleue, si bleue, qui bat là à votre cou. J'imagine qu'elle palpitait plus vite encore le jour où vous rencontreriez celui dont vous rêvez.

Gênée, elle se relevait, prétextant la préparation du

repas de midi, mais elle lui promit, le lendemain étant un dimanche, de venir le rejoindre avec son ami après la messe, et de les emmener faire une belle promenade dans les vignes, aux environs.

En revenant à l'auberge avec l'inspecteur qui lui faisait de nouveaux reproches, l'ex-prisonnier rétorqua :

— Ça fait du bien d'apprendre à connaître des êtres simples et sans malice comme elle. Qui sait si cette petite Marianne ne me convertira pas... à la dernière minute... Avez-vous remarqué ses yeux? Ils ressemblent à une flamme claire!

Un incident désagréable, mais qui devait avoir des conséquences inattendues, se produisit vers le soir. Le capitaine des gardes mobiles et ses hommes firent irruption dans la chambre de Bonet. Il avait été ordonné à tous les étrangers séjournant sur le territoire du canton de se présenter à la gendarmerie pour vérification de leurs papiers. Pourquoi les deux nouveaux clients signalés par l'aubergiste ne s'étaient-ils pas conformés à cet ordre?

L'inspecteur protesta qu'il l'ignorait.

— Vous avez eu des ennuis dans le pays? ajouta-t-il, simulant la surprise.

— Et comment! repartit le capitaine, agacé. Un avion a déposé, voici trois jours, trois hommes dans un pré. Les traces sont nettes. Mais je n'ai pas jugé utile de fournir ces détails aux Allemands. Quelques heures après, le pont sur la Gartempe sautait. Deux des saboteurs ont disparu. Nous venons d'arrêter le troisième. Amenez-le, vous autres.

Les gardes poussèrent devant eux un individu d'une quarantaine d'années, coiffé d'un baret sous lequel les yeux résolus brillaient d'un éclat métallique.

— Alors, reprit le capitaine scrutant la physionomie de Bonet et de Picard, vous ne le connaissez pas?

L'inspecteur eut un sourire condescendant. Ainsi, on les prenait pour les deux auteurs de l'attentat disparus. Il hésita une seconde puis, sortant son portefeuille, tendit à l'officier sa carte de policier.

Le capitaine sursauta et se confondit aussitôt en excuses.

— Evidemment, fit Bonet, les agents de la Sûreté ne peuvent pas porter d'insignes sur leurs vêtements.

Et, prenant familièrement le bras du saboteur :

— Dumas, mon ami, pourquoi n'avez-vous pas révélé au capitaine que vous étiez un des nôtres?

Le saboteur, devant la perche que lui tendait le fonctionnaire, ne cilla pas.

— Je ne faisais qu'obéir aux ordres de nos supérieurs, répliqua-t-il prudemment.

— Comment? s'exclama le capitaine. C'est un de vos hommes?



Jean avait accompagné Marianne jusqu'à la maison de M^{me} Maret.

— Oui. Nous sommes ici pour une affaire qui s'apparente à la vôtre.

— Dans ce cas, si vous avez besoin de nos services, nous sommes tout à votre disposition. Messieurs, je vous laisse.

Dès que les gardes mobiles se furent retirés, Bonet s'adressa à l'inconnu :

— Maintenant, mon ami, qui êtes-vous? Vous pouvez avoir foi en moi. Je suis l'inspecteur Bonet.

— Et moi, commandant André Varenne, des Forces Françaises Libres stationnées en Angleterre.

— C'est vous qui avez accompli le bel exploit du pont sur la Gartempe?

— Oui. Mes deux camarades avaient une autre mission à remplir et ont dû gagner Angoulême. Moi, je dois retourner à Londres rendre compte de ce qui s'est passé.

— Comment pensez-vous donc repartir?

— Un avion doit venir me reprendre. J'attendais dans un taillis quand on m'a ramassé...

— Très bien, nous allons vous raccompagner à cet endroit.

— Oui, hâtons-nous. Le pilote est de la région. Il en connaît les moindres coins, mais il serait dangereux de le faire attendre.

Ils partirent tous les trois. En chemin, Bonet dit à Varenne :

— Comment vous y êtes-vous pris pour déjouer la surveillance des sentinelles ennemies postées

— La pensée que cent Français devraient payer à ma place me torturait, avoua le commandant Varenne.



— *Songe que je t'aime par-dessus tout et pour toujours, sanglota Marianne.*

autour de l'ouvrage d'art ? Je ne puis vous expliquer le but de ma question, mais ces renseignements pourront aider à sauver la vie des otages.

— Serait-ce possible ? La pensée que cent Français devraient payer à ma place me torturait. Voici exactement de quelle manière a été exécuté notre plan : nous sommes descendus de l'avion un peu après minuit. Quand, vers 1 h. 15, un train de marchandises s'est engagé lentement sur le pont, nous nous étions dissimulés entre deux voitures. Nous nous sommes laissés tomber au milieu du tablier, y avons déposé une bombe à retardement d'un type nouveau, petite, mais très puissante. Puis, étendus à plat ventre dans l'ombre que projetait le parapet, nous avons guetté le passage d'un autre train de marchandises annoncé pour 2 h. 17. Nous avons sauté sur le marchepied d'une plate-forme chargée de sacs de pommes de terre, nous cachant entre les sacs. A quatre kilomètres environ après le pont, nous avons enfin lâché le convoi et nous sommes dispersés dans la campagne. Vous savez le reste.

Ils avaient atteint un champ en friche, entouré de bois. On entendait, à faible altitude, un bourdonnement assourdi.

— *C'est lui,* murmura le commandant. Adieu !

— Toutes nos félicitations et bonne chance, répondit l'inspecteur.

Il était plus de minuit lorsque Bonet et Picard réintégrèrent leur chambre. Bonet avait froid, ne cessait de tousser. Il se mit au lit, grelottant de fièvre, et s'endormit aussitôt, fort abattu. Quand il s'éveilla, vers huit heures du matin, le lit de son compagnon était vide !

Malgré la courbature qui paralysait ses mouvements, il fut debout et, habillé en un clin d'œil, se précipita dehors. Des gens endimanchés allaient et venaient dans la rue. L'inspecteur, au supplice, n'osait les interroger. Picard était peut-être loin, maintenant !...

Sur la place de l'église, deux autos de la Gestapo venaient de faire halte. Bonet fit un détour pour les éviter, ne se doutant pas que leur présence lui rendait un signalé service. Profitant de la prostration du policier, Picard avait bel et bien cherché à lui fausser compagnie. A l'apparition des Allemands, il s'était réfugié dans une pharmacie où, machinalement, il avait acheté des cachets d'aspirine.

Les autos des « occupants » ayant fait demi-tour, il quittait la boutique à l'instant où l'inspecteur débouchait sur la place. Ils se trouvèrent nez à nez.

— Quelle imprudence de vous lever, aussi malade que vous l'êtes ! s'écria Picard, jouant l'innocence. Vous avez tellement toussé toute la nuit que je suis sorti tout à l'heure pour vous acheter des cachets.

— Assez de mensonges. Avouez plutôt que vous vouliez me plaquer.

Mais Bonet se sentait les jambes molles et dut s'asseoir sur un banc près de l'église. Marianne, sortant de la messe, les aperçut et vint droit à eux.

— Je retourne à la maison chercher le panier que j'ai préparé et je viens vous rejoindre ensuite, leur dit-elle après avoir salué gentiment Bonet.

— Qu'est-ce encore que cette histoire ? grommela ce dernier tandis qu'elle s'éloignait.

— Un pique-nique à trois dans les vignes, convenu avec Marianne depuis hier. Allons, ne faites pas la tête. Si vous vous sentez trop fatigué, retournez vous coucher à l'auberge. Sinon, entrons à l'église pour l'attendre. Je vous ai déjà dit que cette gamine-là est capable de me convertir.

Bien qu'il se sentit véritablement très souffrant,



l'inspecteur n'osait pas lâcher son ex-prisonnier. Il avait trop peur de le perdre...

Il flottait, sous les voûtes sombres de l'édifice religieux, une tiède odeur d'encens et le soleil, traversant les vitraux, nimbait d'une sorte d'arc-en-ciel une statue de la Vierge ouvrant dans le vide ses bras miséricordieux.

Picard parut quelques instants hypnotisé par cette vision. Il se laissa choir sur un banc à côté de son compagnon qui se signait dévotement. Mais tous les mauvais instincts dont quelque ténébreux génie avait dû doter son berceau refusaient d'abandonner leur proie. Il murmura :

— Ça vous intéresserait, hein ! si je vous faisais une confession générale de tous mes exploits ? Vous en auriez des surprises ! Vous savez, l'attaque de la banque Lazarda en 1932, où le malfaiteur ne laissa pas la moindre trace ? C'était moi.

Marianne surgissait sous le porche et leur faisait signe.

Ils partirent. Le temps était idéal et Picard montrait un entrain endiable. Après le déjeuner, à la lisière d'un bois, Bonet somnolant, allongé au soleil, Picard et Marianne errèrent à travers les vignes du coteau aux grappes mûrissantes. La jeune fille contemplait Picard avec une admiration passionnée. Peut-être l'attrait qu'il exerçait sur elle était-il fait du mystère dont il s'enveloppait et aussi de la lutte obscure dont elle suivait parfois les phases sur ce masque d'homme tourmenté et qui lui conférait une beauté tragique.

— Allez-vous vraiment partir demain, Jean ? fit-elle soudain. Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Non, plus jamais. Je ne veux pas vous mentir et ne puis vous expliquer pourquoi. Oh ! vous vous ferez une raison, allez ! Il y a un vieux proverbe à ce sujet : « L'amour fait passer le temps et le temps fait passer l'amour ! »

— Ce n'est pas vrai. Le temps ne pourrait se mettre entre nous si vous le vouliez. Où que vous me disiez de vous suivre, je vous suivrais, où que vous souhaitiez rester, je resterais...

Il avait cueilli une grappe d'un rouge sombre et lui en mettait des grains entre les lèvres pour la faire taire. Puis, subitement, il jeta la grappe, étreignit Marianne avec une violence qui la fit ployer, buvant l'haleine de

la bouche fraîche sur laquelle le raisin avait laissé son parfum sucré d'automne.

Vivre, vivre avec, près de soi, cette tendresse, cette ardeur si pures dont il avait ignoré jusqu'alors l'existence et la douceur ! Non, décidément, il ne voulait plus mourir.

Ils étaient lentement revenus tous trois au crépuscule. Bonet, à bout de forces, était allé se recoucher, Marianne se chargeant d'avertir un médecin. Jean l'avait accompagnée jusqu'à la maison de M^{me} Maret et, sur l'escalier, à brûle-pourpoint, lui avait demandé si elle était prête à fuir avec lui, cette nuit-là. Ils iraient s'embarquer à Bordeaux pour la Martinique, une île lointaine et belle où ils seraient unis pour toujours.

Elle avait accepté et la même nuit, en effet, alors que le médecin, qui avait rendu visite à Bonet et diagnostiqué un commencement de congestion pulmonaire, priait Picard d'aller acheter les remèdes nécessaires, les deux jeunes gens mettaient leur projet à exécution.

* *

Au petit jour, un paysan qu'ils rencontrèrent accepta de les prendre dans sa charrette et leur offrit l'hospitalité dans sa pauvre ferme pour la journée. Jean lui ayant conté une touchante histoire, inventée de toutes pièces, il promettait de les conduire le soir à la gare la plus proche.

Pendant qu'ils étaient encore à table, le vent leur apporta l'écho de cloches lointaines. Le cultivateur et sa femme se levèrent, s'excusant auprès de leurs hôtes. Des prières devaient avoir lieu dans toutes les églises des environs pour les cent hommes qui allaient bientôt mourir, et leur fils, avouèrent-ils en pleurant, était parmi les otages. Ils se rendaient à la chapelle voisine.

Des larmes coulaient sur les joues de Marianne. Dès que les vieux furent sortis, Picard, énérvé, l'interrogea :

— Pourquoi pleures-tu ?

— C'est plus fort que moi, Jean. Je revois leurs figures à tous ceux que je connais depuis ma petite



Ils se serrèrent une dernière fois la main.

enfance... Si seulement le saboteur avait le courage de se livrer...

Il s'emporta :
— Pourquoi le ferait-il ? C'est la guerre ! Cet homme a travaillé pour quarante millions de Français. Qu'est-ce que cent individus de plus ou de moins ? Une poignée de paysans, ce n'est pas payer trop cher les centaines d'Allemands réduits en bouillie... Supposons que tu connais- ses le saboteur, que ce soit ton frère ou quelqu'un que tu aimerais de toute ton âme, est-ce que tu souhaiterais qu'il se rende ?

Elle sanglotait :
— Je ne sais pas... je ne peux pas t'expliquer.

Elle se jetait dans ses bras. Et lui, déchiré par une atroce lutte intérieure, songeait :

« Repartir à zéro, sous d'autres cieus, avec une telle compagne, devenir un être digne d'elle et de l'estime de tous... Il avait maintenant soif de tout cela lui, si cynique et si blasé depuis toujours. Oui, mais si Marianne



Le commandant de la Gestapo à qui on amena Picard se montra d'abord sceptique.

— *Marianne, murmura Bonet, c'est fini... il ne pourra plus venir jamais!*

allait apprendre, plus tard, quel avait été son lourd passé, sur quelle trahison avait été fondé leur bonheur, tout s'effondrerait à nouveau. Il avait atteint, il le sentait, le fond d'un abîme dont on ne peut remonter les pentes. Il n'avait pas le courage d'y entraîner cette enfant. Il aimait, il aimait pour la première fois, de toutes ses forces d'homme, de tout son cœur vierge et, avec ce sentiment, lui venait le goût, le courage du rachat.

— Écoute, lui dit-il, la serrant éperdument contre sa poitrine, il faut que j'aille à Paris chercher de l'argent. Je m'aperçois que je n'en ai pas assez pour notre voyage. Il ne serait pas prudent que tu m'accompagnes. Ta disparition a dû être signalée... Tu vas m'attendre ici, chez ces braves gens, comprends-tu? Je reviendrai par le plus prochain train.

— C'est bien vrai? Tu ne m'abandonneras pas? Songe que je t'aime par-dessus tout et pour toujours.

— Moi aussi, pour toujours!

Un sanglot lui montait à la gorge. Il s'élança dehors.

* *

Après la fuite de Picard, et malgré les remontrances du docteur, l'inspecteur Bonet avait regagné Paris dans un état physique et moral difficile à décrire. Combien il se repentait d'avoir cédé à un sentiment d'humanité vis-à-vis du criminel qui l'avait si indignement bafoué! Qu'il avait été fou de se fier à la parole d'un individu taré, incapable de concevoir autre chose que la satisfaction immédiate des appétits les plus bas! Affalé sur le canapé de son salon, févreux et secoué par une toux opiniâtre, il consultait de temps à autre sa montre. Il était quatre heures de l'après-midi. Dans deux heures, cent un hommes, là-bas, dans la Vienne, tomberaient sous les balles, cent un hommes qu'il n'avait pu, qu'il n'avait pas su sauver. Il lui semblait que c'était lui qui allait les assassiner et, jusqu'à son dernier souffle, il vivrait avec cet affreux remords.

Un bruit de voix, dans l'antichambre, lui fit lever la tête. Sa femme introduisait quelqu'un.

Picard était devant lui!

— Que venez-vous faire? interrogea-t-il, incrédule.

— Vous ne le devinez pas? A quelle adresse le saboteur Jean-Émile Dupont doit-il aller se livrer, ici, à Paris? Le temps presse. Dans moins de deux heures, les otages seront fusillés.

— Jean, merci, cria Bonet, lui tendant spontanément les mains. Il faut se présenter au quartier général de la Gestapo, hôtel Rotschild.

— Voulez-vous m'accompagner? Cela me fera plaisir, d'autant plus que j'ai un dernier service à vous demander en chemin.

Il parlait avec calme, une expression nouvelle éclairant son visage et faisant de lui un être si différent que l'inspecteur croyait rêver.

Ils allaient maintenant côte à côte, le long des avenues. Le crépuscule descendait sur la capitale, un crépuscule d'une mélancolique splendeur, pareil à une fin d'apothéose.



— Ah! fit Picard, je ne savais pas que Paris fût si beau! Je le voyais si rarement le jour. Écoutez, Bonet. Il y a, près de Poitiers, un petit bourg qui se nomme Château-Léchet. Elle m'attend dans la ferme Bazac. Le conducteur du car vous indiquera...

— Que voulez-vous que je lui dise?

Il se passa la main sur le front :

— Dites-lui que je... Vous trouverez bien quelque chose pour adoucir sa peine...

— Jean, qu'est-ce qui vous a réellement décidé à revenir?

— Je ne sais pas bien, je n'ai pas l'habitude de ces histoires de sentiments... peut-être la façon dont Marianne me regardait. Et puis, c'est le temps qui fait qu'un homme, même tel que moi, découvre qu'il y a justement de ces choses pour lesquelles il accepte de mourir presque... content!

— Oui, Jean. Je comprends. Le voyage se termine bien, vous le voyez. Adieu.

Ils se serrèrent une dernière fois la main et, d'un pas résolu, Picard, le condamné à mort, monta les marches du perron de l'hôtel Rotschild.

Dans les bureaux de la Gestapo, ce fut vite fait. Le commandant à qui on amena Picard se montra d'abord sceptique. C'était le troisième soi-disant auteur de l'attentat qui se présentait en trois jours. Le penchant des Français pour les gestes héroïques le déroulait. Mais aucun n'avait donné les détails précis que fournit Picard, grâce aux renseignements communiqués par André Varenne.

Il fut fusillé le lendemain à l'aube...

* *

Dans la ferme, Marianne se trouvait seule, le père et la mère Bazac étant aux champs.

Elle mettait, en chantonnant, le couvert du déjeuner. Jean — son Jean — avait sûrement dû débarquer à Château-Léchet du train de onze heures. Il allait être là. Quatre kilomètres sont vite franchis.

Quand un coup discret fut frappé à la porte, elle courut ouvrir, le cœur en fête, et se trouva en face de Bonet.

— Vous êtes seul? Où est Jean? bégaya-t-elle.

— Marianne, murmura-t-il, c'est fini... il ne pourra plus venir... jamais...

— Il est mort! (Les mots pouvaient à peine jaillir

de sa gorge contractée.) Pourquoi? Comment? Vous, monsieur, qui étiez son ami, répondez-moi, je vous en supplie. Je ne m'étais pas trompée, n'est-ce pas? C'était un être droit et bon?

D'une voix basse et troublée, prenant la jeune fille aux épaules, l'inspecteur répondit :

— C'était un vrai Français!

FIN

LA SEMAINE PROCHAINE

vous pourrez lire
dans le n° 271 du



avec

Deanna DURBIN et Joseph COTTEN

ainsi que la célèbre rubrique

COTÉ CŒUR - COTÉ JARDIN

16 pages - EN VENTE PARTOUT - 15 francs

GRANDE DISTRIBUTION PUBLICITAIRE

réservée à tous les lecteurs de ce journal.

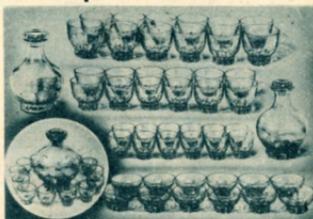
Découpez cette annonce et adressez-la avant le 15 septembre à OFFRE SPÉCIALE VERRERIE, 47, r. de la Victoire, Paris-9°.

VOUS RECEVREZ :

UN MAGNIFIQUE SERVICE VERRES

12 verres eau, 12 verres vin, 12 verres apéritif,
12 verres liqueur, 12 coupes champagne et 3 carafes,

soit 63 pièces, **980 FR.**
le tout pour



Vous serez INTÉGRALEMENT REMBOURSÉ si vous n'êtes pas satisfait.

BON DE COMMANDE

Veillez m'adresser tout de suite le SERVICE DE VERRES 63 PIÈCES, pour 980 francs, plus frais d'emballage et transport. Paiement du colis à la réception. - Il est bien entendu que je serai remboursé intégralement si je n'ai pas ENTIERE SATISFACTION.

Nom : Prénom : Rue :

Ville : Département : Gare (la plus proche) :

Vous pouvez vous présenter directement à notre salle d'exposition, 47, r. de la Victoire, PARIS-9°, pour prendre livraison de ce service. Vous y trouverez d'autres articles à des prix incroyables.

Nous pouvons vous fournir les précédents numéros de :

6 ROMANS COMPLETS

ET

4 ROMANS COMPLETS



Vous trouverez dans chaque numéro

les récits romancés de 6 et 4 films à succès illustrés des meilleures photographies.

Numéros parus :

- | | |
|-------------------------|------------------------|
| 1. — Georges MARCHAL | 16. — Laurence OLIVIER |
| 2. — Bette DAVIS | 17. — Ray MILLAND |
| 3. — Gérard PHILIPPE | 18. — Joan CAULFIELD |
| 4. — Edwige FEUILLÈRE | 19. — Errol FLYNN |
| 5. — Jon HALL | 20. — Janny LYNN |
| 6. — Sophie DESMARETS | 21. — Henri VIDAL |
| 7. — J.-P. AUMONT | 22. — Barbara STANWICK |
| et Y. de CARLO | 23. — Danièle DELORME |
| 8. — Fred Mac MURRAY | 24. — Luis MARIANO |
| 9. — Arturo de CORDOVA | 25. — Michèle MORGAN |
| 10. — Renée FAURE | 26. — Gregory PECK |
| 11. — Charles BOYER | 27. — Jane WYMAN |
| 12. — Dorothy LAMOUR | 28. — Serge REGGIANI |
| 13. — Claudette COLBERT | 29. — Alan LADD |
| 14. — Roger PIGAUT | 30. — Greta GARBO |
| 15. — Vivienne ROMANCE | et Melvyn DOUGLAS |



N°s 1 à 4 : 20 francs chacun. — N°s 5 à 20 : 25 francs chacun. — N°s 21 et suivants : 30 francs.

Ajoutez 10 francs par numéro pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal (Paris 259-10) adressé à : FILM COMPLET, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). — Aucun envoi contre remboursement.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Directeur de Publication : Raymond SCHALIT.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).

270 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). - 759-7-1951. - Dépôt légal : 3^e trimestre 1951.

Carmen SÉVILLA
dans *Andalousie*.
(C. C. F. C. — U. D. I. F.)

